

**LES DEVELOPPEMENTS RECENTS DE LA SOCIOECOLOGIE
ET DE LA SOCIOBIOLOGIE**

Une absence ou dévalorisation persistante en France.

Bernard BRUN

Laboratoire Population-Environnement
Faculté St-Charles, Université de Provence, Marseille.

Le statut de la sociobiologie dans les pays francophones - sauf, dans une certaine mesure, au Québec¹ - reste² considérablement dévalorisé si on le compare à celui dont elle bénéficie non seulement aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, pays où, avec Wilson et Hamilton notamment, furent élaborées ses bases théoriques, mais aussi dans la plupart des pays de l'Europe de l'Ouest.

Un échantillonnage des principales revues et d'ouvrages de base dans le champ des Sciences Humaines en langue française (tels les dictionnaires ou manuels de Sociologie) qui pourraient ou devraient faire une place - même critique - à la sociobiologie donne de façon générale une impression de vide à ce sujet. Une analyse plus fine permet cependant de distinguer des situations assez variées:

- Les milieux psychanalytiques bien qu'il aient témoigné ces dernières années, au prix de conflits internes à ce sujet, d'un intérêt nouveau pour les neurosciences semblent ignorants de la sociobiologie: une ignorance de fait qui permet difficilement de faire la part entre la non-connaissance, la méconnaissance, l'indifférence de fait ou l'indifférence théorisée. L'ouvrage "Psychanalyse et Sciences sociales" de M. Bertrand et B. Doray (1989) ne mentionne nulle part la sociobiologie. On y trouve cependant une longue analyse du point de vue de Godelier qui s'ancre dans la perspective de l'évolution préhistorique de la sexualité... un des thèmes privilégiés de la sociobiologie humaine. Godelier (1989) lui-même fait bien par ailleurs mention de thèses sociobiologiques en ce

¹ La revue de l'Université de Laval *Anthropologie et Sociétés* a publié un numéro (1988, 12, 3) intitulé "L'Héritage évolutif. Primatologie, Sociobiologie et Comportement" sur lequel J. Benoist a déjà attiré l'attention des lecteurs d'*Ecologie Humaine* (1989,7,1, pp. 49-50).

² Je ne reviendrai pas ici sur l'analyse d'ouvrages ou d'articles spécifiquement critiqués de la sociobiologie, datant de plus de cinq ans (ex. Sahlins 1980, Tort 1985), déjà évoqués dans *Ecologie Humaine*.

domaine, mais sur un mode plutôt négatif, semblant réduire le point de vue sociobiologique à des thèses qu'actuellement sans doute aucun sociobiologiste ne formulerait de façon aussi simpliste (par exemple *l'hypothèse que les individus dominants doivent connaître un succès reproductif beaucoup plus important que celui des dominés*). M. Bertrand et B. Doray m'ont d'ailleurs confirmé³ que lors de leur longue enquête auprès de psychanalystes et de spécialistes des sciences sociales, la question de la sociobiologie n'avait pas affleuré.

Le numéro 110 (Déc. 1990) de la revue "Dialogue - Recherches sociologiques et cliniques sur le couple et la famille", consacré au thème "Dettes et cadeaux" mentionne, comme on pouvait s'y attendre, Mauss à de nombreuses reprises ainsi que de nombreux grands noms de la psychanalyse, mais est muet sur la théorie sociobiologique de l'altruisme réciproque.

Sans pouvoir être aussi affirmatif que du côté de la psychanalyse, faute d'une familiarisation suffisante, j'imagine que des enquêtes plus ou moins parallèles sur des thèmes tels que "Droit et Sciences sociales" ou "Economie et Sciences sociales" laisseraient la même impression de vide ou de quasi vide à l'égard de la sociobiologie. L'idée qu'aient pu être organisés des colloques tels que "The sociobiology of conflict" incluant des exposés sur la sociobiologie des conflits humains et des guerres, ou "Economics and sociobiology"⁴ doit sembler incongrue à la plupart des spécialistes francophones des domaines visés.

- Assez fréquemment l'ignorance de la sociobiologie n'est pas complète, mais il n'y est fait référence qu'occasionnellement et sous un mode négatif: l'ouvrage "Sociologie contemporaine" (s.d. Durand et Weil, 1989) est caractéristique à cet égard; il ne mentionne le terme "sociobiologie" qu'une seule fois, dans l'article "Vers une approche anthropologique du crime" (J.M.Bessette) à l'occasion de l'éloge de l'anthropologie criminelle "... dépassant le cadre obsolète d'un déterminisme biologique sommaire (comme celui dans lequel s'enferment les tenants de la «sociobiologie»)...".

3 Communication personnelle à l'issue du colloque "Psychanalyse et Sciences sociales" qu'ils ont animé à l'EHESS à Marseille (Déc. 1990)

4 The Sociobiology of conflict. 9th meeting of the European Sociobiological Society. Jerusalem, Janvier 1987.

Economics and Sociobiology. 12th meeting of the European Sociobiological Society. Brussels septembre 1987.

N.B. Sont encore annoncés par l'E.S.S pour 1991, 92 et 93 des colloques sur les thèmes Sociobiologie et Psychiatrie, S. et Ethique, S. et la Loi, Arts et Sociobiologie.

Ici, il faut vraiment parler de méconnaissance et ce style de référence relève plus de l'exorcisme rituel que d'une critique scientifique, épistémologique ou idéologique.

Il reste significatif d'une image qu'a pu sécréter la sociobiologie, ou dont on cherche à l'affubler, image qui a une forte prégnance dans les sciences humaines.

Il est d'ailleurs assez curieux d'examiner le lieu variable de la limite du discrédit attaché aux perspectives évolutionnistes : les plus permissifs ou les plus pro-évolutionnistes des critiques de la sociobiologie essaient de trouver une ligne de démarcation, que pour ma part je trouve imaginaire, entre le bon grain de la théorie de la sélection de parentèle de Hamilton et l'ivraie de Wilson ou encore entre le néodarwinisme reconnu comme globalement valide et la sociobiologie globalement rejetée.

Plus distants se retrouvent ceux que rebute le seul point de vue néodarwiniste, plaçant la barre entre ce dernier et la perspective évolutionniste, elle validée:

C.D. Laughlin (1988) dans un article proposant *"une perspective biogénétique structurale du symbole et de la technologie"* écrit *"...Cette transformation de la communication et de la socialité chez les premiers hominidés a fait l'objet d'une admirable élaboration dans la théorie de la quête optimale des ressources («optimal foraging theory»).⁷..."*. De façon très surprenante la note 7 commence ainsi : *"Nous sommes conscients du fait que les promoteurs de la théorie de la quête optimale des ressources épousent de façon excessive une perspective néodarwinienne et que, de plus, ils négligent de tenir compte de l'importance cruciale de l'évolution propre au cerveau des hominidés..."*.

Le souhait de Laughlin de disjoindre la théorie en question de la perspective néodarwinienne n'est en fait qu'un rêve, en ce que la théorie ne s'appuie pas, ne se rapproche pas, ne flirte pas... avec la perspective néodarwinienne, mais se fonde dedans. Mais ce rêve dit bien où est le désir.

On retrouve un point de vue assez semblable exprimé par Cl. Masset dans le chapitre "Préhistoire de la Famille" de la monumentale "Histoire de la famille" (Burguière et coll., 1986): reconnaissant comme Godelier l'importance, entre autres changements, de la disparition de l'œstrus dans l'histoire de l'espèce humaine, l'auteur poursuit *"En bonne théorie évolutionniste, le fait de rester attractives en dehors des périodes d'ovulation a dû constituer un avantage sélectif pour celles qui l'étaient, ainsi que pour l'espèce dans son ensemble."* Mais cette évocation d'une fonction adaptative est aussitôt accompagnée de la manifestation d'une profonde réticence : *"Rien ne nous oblige toutefois à adopter cette théorie néo-darwinienne selon laquelle tout fait d'évolution favorise nécessairement les sujets qui en sont affectés..."* (p. 90).

Remarquons au passage qu'une fois de plus la tendance au rejet d'une théorie évolutive se fonde sur une vision plutôt caricaturale de celle-ci : d'une part les plus sélectionnistes des néo-darwiniens n'iront jamais jusqu'à dire que *tout* fait d'évolution favorise *nécessairement* les sujets qui en sont affectés, d'autre part la "bonne" théorie évolutionniste a abandonné, en grande partie sous l'influence des théories sociobiologiques, l'idée que l'avantage sélectif de l'individu coïncide par nature avec l'avantage de l'espèce.

Allant encore plus loin dans le sens de la défiance à l'égard de l'évolutionnisme même, F. Zonabend, dans l'avant-propos du même ouvrage tout en rendant hommage à l'œuvre fondatrice de Morgan n'évoque son évolutionnisme que sous le mode négatif : *"Les travaux de Morgan (...) connurent une destinée funeste: ils ont contribué à inspirer l'histoire des sociétés modernes, qui, au nom de cet évolutionnisme pseudo-scientifique, se livrèrent aux violences coloniales, puis à la barbarie raciste, avec toutes les formes de violence que l'on sait"*. (p.20).

Dans ce contexte général de rejet ou de distanciation par rapport à la sociobiologie, il n'est que plus remarquable de noter quelques références mieux documentées ou plus circonspectes : l'article "sociobiologie" de la dernière édition du dictionnaire de sociologie de Boudon et Bourricaud est très complet, et témoigne d'une connaissance approfondie de la problématique tout en réservant une appréciation définitive à de plus amples développements⁵.

Guille-Escuret (1990 a, b) de son côté, à l'occasion d'analyses d'ouvrages dans "L'Homme" a attiré l'attention sur la productivité récente de la sociobiologie appliquée à l'espèce humaine. Ces contributions où se résument à très peu près les seules mentions de la sociobiologie dans les derniers volumes de cette revue méritent d'autant plus l'attention que les positions d'hostilité théorique de Guille-Escuret à l'égard de la sociobiologie sont bien connues, et d'ailleurs réaffirmées au passage :

Commentant "Human Reproductive Behaviour. A Darwinian perspective (L. Betzig, M. Borgerhoff Mulder, P. Turke, eds,1988)", Guille-Escuret écrit en effet "... *L'occasion s'offre ainsi de situer ce qui, hormis une prudence stylistique de bon aloi, sépare la version authentiquement scientifique (de la sociobiologie) de sa caricature nocive. Rien, certainement, dans la nature du préjugé idéologique qui les anime. Rien non plus dans la volonté d'établir les principes et les lois initiales des sciences sociales. Et cependant bien plus de choses que ne sont prêts à l'admettre beaucoup d'anthropologues français calfeutrés dans un dédain sécurisant et avides d'oublier que le mépris est inefficace si l'on n'est plus en position de force*".

⁵ Le *Dictionnaire des Sciences Humaines* de F. Gresle et coll. (1990) en reste par contre à conclure que *"on peut considérer la sociobiologie comme un avatar récent du darwinisme social"*.

Il développe ce même thème dans son analyse de "Darwin, Sex and status. Biological approaches in Mind and Culture" de J.H. Barkow(1989) déclarant que *"l'essai de Jérôme Barkow vient donc à point nommé pour ceux qui, se résignant à prendre le phénomène au sérieux, voudraient se doter d'une information d'ensemble sur la situation actuelle de la sociobiologie humaine, bien que la bibliographie semble quelque peu insuffisante"* et estimant encore plus positivement que *"Le chapitre 6, portant sur la définition de la culture, et le chapitre 7, qui lie la sociobiologie à l'anthropologie cognitive méritent sans doute une attention particulière si l'on cherche un terrain de discussion."*

Je n'évoquerai pas davantage ces deux ouvrages, renvoyant à leur lecture ou aux commentaires complets de Guille-Escuret, et c'est principalement en m'appuyant sur "Comparative Socioecology. The behavioural ecology of humans and other mammals" que je présenterai ce qui m'apparaît de plus significatif dans les développements récents de la sociobiologie humaine, mes observations factuelles recoupant d'ailleurs largement celles de Guille-Escuret, bien que je me sépare radicalement de lui dans les appréciations théoriques.

Tendances récentes de la sociobiologie humaine dans "Comparative socioecology"

"Comparative Socioecology" est une publication de la "British Ecological Society" issue d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Durham en 1987 et rédigé sous la direction de V. Standen et R.A. Foley (1989).

L'introduction est due à J.H. Crook qui a suivi une trajectoire scientifique éloquentes: après une formation universitaire de Zoologiste, il a commencé ses recherches en éthologiste, et ayant travaillé sur des oiseaux au comportement social complexe s'est particulièrement intéressé aux déterminants écologiques immédiats des variations du comportement social (socioécologie) mais aussi aux corrélats physiologiques; enfin, sous l'influence de la sociobiologie, il a développé des études de terrain au Laddakh sur la polyandrie Tibétaine. Son introduction est un essai très personnalisé sur l'histoire des paradigmes socioécologiques, développé surtout dans le sens des interactions avec la sociobiologie et de l'applicabilité aux sociétés humaines; malgré les biais inévitables liés à cette personnalisation, il constitue une excellente petite mise au point historique et épistémologique qui permet de bien saisir l'intrication des principaux courants de recherche dans leurs développements historiques.

Le corps de l'ouvrage se subdivise en cinq sections recouvrant vingt et un articles au total; chaque section est précédée d'une présentation de quelques pages qui, si elle ne permet pas toujours une synthèse, a du moins l'intérêt de clarifier les positions relatives des différentes approches.

L'énoncé des titres des cinq sections pourrait suffire à permettre de présumer de l'intérêt global de l'ouvrage pour l'écologie humaine :

- 1 - Les causes de la socialité
- 2 - Organisation sociale : l'influence des ressources
- 3 - Stratégie reproductive et structure sociale : l'influence du cycle de vie, de la démographie et des relations sociales
- 4 - Investissement parental : stratégies pour la survie des descendants
- 5 - Hominoïdes, Hominidés et Humains.

La première section ne traite malheureusement de socialité que chez les animaux. Toutes les autres sections envisagent à la fois le domaine animal et le domaine humain : 6 articles sont spécifiquement consacrés à des questions anthropologiques, 5 sont typiquement mixtes juxtaposant l'humain et l'animal, 7 ne touchent que le domaine animal sauf éventuellement en de brefs renvois; la plupart de ces derniers articles relèvent du champ de la primatologie.

Sur le plan théorique et épistémologique, outre l'introduction générale et les présentations de chapitres déjà signalées, les articles certainement les plus intéressants pour l'écologie humaine et les sciences sociales sont ceux de R.H. Layton (Are sociobiology and social anthropology compatible ? The significance of sociocultural resources in human evolution) et T. Ingold (The social and environmental relations of human beings and other animals).

Mais les articles les plus typiquement illustratifs des progrès effectifs de la sociobiologie humaine ou tout au moins de travaux influencés par ses démarches sont à chercher dans les articles d'orientation plus pragmatique, l'un relevant de la démographie historique, les autres résumant des travaux de terrain.

Parmi ces derniers, l'étude par R. Dyson-Hudson des *"Influences écologiques sur les systèmes de production et d'organisation sociale des pasteurs du Sud Turkana"* au Kenya est celle où la problématique néo-darwinienne est la moins directement évidente bien qu'elle soit revendiquée ; l'étude est en effet présentée comme ayant des liens avec le cadre de la socioécologie animale *"enracinée dans la théorie Darwinienne"*. On notera des conclusions nuancées faisant leur part à divers ordres de facteurs (ce qui pourra bien sûr sembler à la fois trivial et insuffisant aux anthropologues classiques !) : *"Une compréhension des variables environnementales proximales, qui inclut leur système de production pastorale semble nécessaire pour comprendre l'organisation sociales des Ngisonyoka du Turkana. Toutefois, du fait qu'il se révèle que certaines normes sociales ont été influencées par des événements historiques qu'il est difficile, si ce n'est impossible, de reconstruire, surtout dans des groupes sans écriture, et du fait que l'organisation sociale reflète aussi des différences dans les comportements individuels qui sont basées sur des différences entre individus concernant, par exemple, la fécondité, la richesse et la structure familiale, ou les capacités d'éleveur, les variables environnementales proximales ne peuvent pas fournir une*

explication suffisante de tous les aspects du comportement social des Ngisonyoka."

Les articles de Hawkes et coll. sur le travail des grands-mères chez les Hadza (Tanzanie), de Blurton Jones et coll. sur la mesure des coûts de l'élevage (*raising*) des enfants dans deux sociétés de chasseurs-cueilleurs, de Voland sur les différents taux d'investissement parental dans l'Europe pré-industrielle et de Borgerhoff Mulder sur les conséquences de l'héritage différentiel selon le sexe chez les Kipsigis (Kenya) reflètent beaucoup plus directement un ancrage non seulement néodarwinien, mais directement sociobiologique.

Comme le reconnaît de son côté Guille-Escuret, toutes ces productions dégagent une tonalité bien différente de celle qui émanait des premières visions sociobiologiques de l'humanité, bien qu'elles relèvent de la même démarche.

S'éloignant considérablement-mais cependant peut-être pas toujours assez - de l'ultraschématisme initial, elles ont pour premier mérite de se baser sur des études précises, souvent de longue durée quand il s'agit d'études de terrain, avec prise en compte de nombreuses variables économiques et culturelles, même si on ne partage pas les interprétations ultimes, il n'est plus possible de ne voir dans ces travaux qu'un placage extérieur d'interprétations biologiques sur les situations humaines. De toutes façons, il en résulte une riche production de résultats spécifiques, intéressants en eux-mêmes pour l'écologie humaine et l'anthropologie.

La sociobiologie, comme le darwinisme classique privilégiant comme facteur principal de l'évolution, et en tous cas comme moteur de l'évolution adaptative, la capacité à laisser des descendants (directement pour le modèle classique, éventuellement indirectement dans le cadre de la sociobiologie), on ne s'étonnera pas que les développements récents et actuels de la sociobiologie humaine se manifestent principalement dans les questions liées à la sexualité, à la reproduction ou à l'aide plus ou moins indirecte à la reproduction (travail des grands-mères par exemple...).

Il apparaît que réexaminer un certain nombre de pratiques sociales en référence à leur relation à la reproduction, et plus généralement à la "valeur adaptative" (*fitness*) des individus peut apporter des résultats intéressants là où des approches plus classiques ne permettaient même pas de faire naître la question.

Devant ce que je ne crains pas d'appeler ce constat d'une fonction heuristique de la sociobiologie humaine, deux attitudes me semblent possibles.

Ou bien l'on continue à déplorer la signification profonde de la démarche sociobiologique, tout au moins appliquée à l'espèce humaine, et l'on se contente

de constater que ses principales préoccupations peuvent inspirer des chercheurs par ailleurs sérieux et soucieux d'éviter des placages idéologiques trop grossiers ; sa fonction serait alors celle d'un aiguillon à la recherche, aiguillon d'autant plus productif qu'il stimulerait la recherche vers des secteurs traditionnellement délaissés. Mais on pourrait alors penser que d'autres démarches appliquées dans les mêmes directions donneraient des résultats encore plus significatifs et qui auraient le mérite de ne pas être enfermés dans la gangue idéologique que l'on juge associée inéluctablement à la sociobiologie. Si ce point de vue - qui n'est pas le mien - devait se révéler le plus correct, le fait que la sociobiologie humaine puisse avoir une certaine productivité scientifique ne serait qu'un témoignage de plus du besoin psychologique des chercheurs en Sciences humaines (surtout, mais pas seulement) de s'étayer sur une vision idéologique de l'humanité. Cette *Weltanschauung* peut éventuellement passer de mode, être définitivement récusée... la fonction sociale de la production scientifique associée peut être définitivement récusée...il sera toujours resté quelques "acquis" scientifiques... avant que les progrès de la Science ne les rende éventuellement eux-même désuets.

Selon un second point de vue, même si l'on continue à voir des interprétations parfois hâtives, la sociobiologie humaine se verrait globalement validée par sa productivité récente. Bien que je défende la valeur de l'approche sociobiologique, je crois que cette conclusion serait prématurée. Il est en effet tout à fait fondamental si l'on compare animaux et espèce humaine de pouvoir distinguer entre similitude des situations et similitude des causalités. Plusieurs articles de "Comparative Socioecology" soulignent la diversité, la souplesse et la complexité plus grandes que ce que l'on imaginait de certaines formes d'organisation sociale chez les animaux: cette richesse peut se révéler une source d'inspiration en anthropologie, un peu comme l'écologie a pu être une source d'inspiration pour l'écologie urbaine de l'Ecole de Chicago, sans qu'il y ait eu de confusion entre les mécanismes biologiques de régulation des équilibres écologiques et les mécanismes spécifiquement sociaux de l'organisation urbaine.

Un exemple des difficultés persistantes de l'approche sociobiologique est fourni par l'article de Voland. Cet auteur montre, d'une façon qui me semble convaincante, l'intérêt de la référence à l'hypothèse sociobiologique de la tendance à l'optimisation de la valeur adaptative (fitness) pour interpréter les variations de l'investissement parental dans l'espèce humaine. Plus précisément, ses recherches tendent à une réinterprétation des variations historiques des attitudes parentales que connaissent bien démographes, historiens et sociologues français, ne serait ce qu'à travers le retentissement de l'œuvre de Philippe Ariès.

Dans ses conclusions, Voland écrit que *"L'histoire du comportement parental a une dimension biologique qui a précédemment reçu peu d'attention, à savoir, l'effort pour la maximisation de la valeur adaptative comme motivation ultime derrière le comportement quotidien de chacun. (...) Simultanément les*

stratégies adaptatives parentales ont une dimension historique directe, car elles sont également basées sur le recueil cognitif de l'expérience socioécologique qui est transmise de génération en génération."

Mais si la maximalisation de la valeur adaptative darwinienne est médiatisée par des pratiques socioculturelles reposant sur des processus cognitifs, cela pose la question de la nature de ces processus cognitifs : comment les parents font-ils pour "savoir" ce qui servira au mieux leur reproduction ? Voland reconnaît que *"Peu de chose est connu sur les processus cognitifs mis en œuvre, si ce n'est que les humains (et d'autres primates supérieurs) ont la capacité de 'préselection rationnelle', qui permet de trouver un type de comportement optimal approprié aux circonstances du moment, sans avoir à s'engager dans le jeu évolutif aveugle 'd'essai-erreur'.*

Voland propose comme exemple de cette connaissance anticipée - en l'occurrence, l'estimation par les parents de la future *valeur reproductrice* d'un enfant - la corrélation entre le nombre de parrains donnés au baptême et le risque de décès de l'enfant: de l'étude des registres d'une paroisse de Frise orientale au 17^{ème} siècle il ressortirait (l'évidence statistique n'est pas très forte) que les enfants qui ont survécu à leur premier anniversaire auraient bénéficié d'un nombre plus élevé de parrains que ceux qui sont décédés avant (il apparaît que contrairement à la tradition française récente, un enfant pouvait avoir plus qu'un seul parrain et une seule marraine). L'interprétation de Voland est qu'un nombre élevé de parrains aurait correspondu à l'anticipation d'un investissement parental plus élevé: *"De toute évidence, les parents 'savent' déjà avant le baptême d'un enfant si ce dernier va être un enfant chéri ou non"* ; un dicton allemand énonce en effet que les enfants bien-aimés ont de nombreux prénoms (renvoyant à de nombreux parrains).

Le questionnement de Voland et les ébauches de réponses proposées montrent à la fois le sens des difficultés et la faiblesse des solutions.

Une interprétation proprement sociobiologique voudrait que les choix qui président à l'optimalisation - dont on oublie d'ailleurs trop vite qu'il ne peut s'agir que d'une optimalisation statistique approximative - s'opèrent, en fonction du contexte et de contraintes liées à l'histoire socioculturelle certes, mais *sur la base de prédispositions héréditaires*. Autrement dit, il ne saurait s'agir d'une rationalité consciente. C'est ce que semble impliquer l'usage répétitif de guillemets par Voland autour des termes désignant une 'connaissance' par les parents; cependant l'auteur se garde bien de se prononcer clairement sur la question, et n'invoque, ni même n'évoque, aucun déterminisme héréditaire.

Il s'agit là d'une caractéristique que l'on retrouve dans de nombreux autres essais récents d'anthropologie se référant à la sociobiologie: tout se passe comme si les progrès dans la finesse d'analyses de situations concrètes se payaient d'un flou quant à la question de la nature de l'articulation éventuelle entre des

déterminismes héréditaires et tout ce qui se réfère à l'ordre de la connaissance et du langage.

La démarche sociobiologique m'apparaît profitable non seulement pour l'intérêt des comparaisons et suggestions qu'elle propose, mais également dans son ambition de contribuer à reconstituer l'histoire des facteurs sélectifs qui ont dû présider à la transformation d'un animal en un être proprement humain et de rechercher s'il en reste des traces significatives dans l'organisation de nos comportements; elle m'apparaît cependant toujours légère là où il s'agirait de mieux prendre en compte le fait que si facteurs héréditaires il subsiste, leurs effets sont nécessairement inclus dans la production d'actes sociaux auxquels nous ne pouvons en tant qu'êtres pensants et parlants éviter de donner un sens dans le cadre d'un ordre symbolique structuré par le langage.

Une véritable sociobiologie humaine postule nécessairement ce que j'appellerai un "inconscient biologique" qu'on ne saurait éviter de confronter à l'ordre du langage et à l'ordre de l'"inconscient freudien" qui en est inséparable.

Ce n'est que tout récemment qu'un courant se dessine dans ce sens - il n'apparaît donc pas dans "Comparative Socioecology" - mais Ben Hoffschulte (1990), commentant l'ouvrage de C.R. Badcock (1989), "Œdipus in Evolution: a New theory of Sex", n'hésite pas à écrire qu' *"Une synthèse Freudo-Darwinienne sous la forme d'une joint-venture de la psychanalyse (Freudienne) et de la sociobiologie se développe à une vitesse telle que les changements du monde Marxiste sont tout à fait lents en comparaison"*.

Allons nous assister au paradoxe d'un développement le plus rapide de tentatives de synthèse ou d'articulation là où la distance de fait, au moins en France, semble la plus grande ? J'essayerai d'aborder dans une analyse ultérieure les difficiles problèmes que soulèvent de telles tentatives.

Et la Socioécologie?

Je concluerai mes remarques en soulignant que si j'ai insisté sur le versant sociobiologique d'un ouvrage dont le titre se réfère à la socioécologie, c'est tout à la fois parce que c'est la sociobiologie qui cristallise le plus radicalement les tentatives de biologisation du social et symétriquement provoque les réactions de rejet les plus vives, et parce qu' il n'y a aucune opposition théorique profonde entre socioécologie et sociobiologie, du moins dans l'essentiel de la culture scientifique actuelle anglophone. La différence entre ces deux disciplines réside actuellement principalement dans le centrage de leurs champs d'intérêt. Leurs recouvrements sont importants et aucune délimitation claire n'est possible. Il faut préciser que l'imprégnation par le mode de raisonnement néodarwinien est tellement poussé de l'autre côté de la Manche ou de l'Atlantique, que la recherche de ces coupures épistémologiques - dont les francophones sont tellement friands -

au sein des disciplines qui gravitent autour de l'éthologie et de l'écologie n' y aurait aucun sens pour la plupart des biologistes (Il y a quelques exceptions spectaculaires, Lewontin en étant le représentant le plus connu, mais elles sont très minoritaires). Sélection de parentèle, altruisme réciproque, théorie des jeux, stratégies évolutivement stables, théories de l'optimalisation sont des modèles théoriques qui ne reposent pas sur des conceptions radicalement différentes de l'évolution et ne s'opposent que localement ou par l'importance que l'on veut bien leur accorder, Importance qui varie à la fois pour des raisons strictement chronologiques, et, il faut bien le dire, également par des effets de mode et d'écoles. Toutes ces approches sont considérées comme s'incluant complémentirement dans la problématique néo-darwinienne, ce qui n'exclut pas une grande sensibilité aux différences et aux nuances et la vivacité des polémiques, mais ces polémiques sont considérées comme internes à la problématique néo-darwinienne.

Dans ce contexte, un des leitmotifs de "Comparative Socioecology", particulièrement développé par Crook, est la nécessité de renoncer au schématismes initiaux de la sociobiologie, de s'écarter de la ligne de développement pratiquée par Wilson et Lumsden, trop théorique, trop formaliste, coupée de toute validation empirique précise, et de s'attacher de beaucoup plus près à l'analyse concrète de toute la complexité des situations de terrain, ce qui est beaucoup plus dans la tradition de la socioécologie.

Bibliographie

- BADCOCK, C.R.
1989 *Oedipus in Evolution: A New Theory of sex*, 221 pp. Blackwell. Oxford.
- BEN HOFFSCHULTE
1990 *Oedipus in evolution: Book Review*, pp. 4-7. *European Sociobiological Soc. Newsletter*, 25, Nov. 1990.
- BERTRAND, M. et DORAY, B.
1989 *Psychanalyse et Sciences sociales*, 248 pp. La Découverte. Paris.
- BESSETTE, J.M.
1989 *Vers une approche anthropologique du crime*, in *Durand et Weil*, op. cit.
- BLURTON JONES, N.G., HAWKES, K. and O' CONNELL, J.F.
1989 *Modelling and measuring costs of childre raising in two foraging societies*, pp.367-390, in *Standen & Foley*, op.cit.

BORGERHOFF MULDER, M.

1989 Reproductive consequences of sex-biased inheritance for the Kipsigis, pp.405-427, in *Standen & Foley*, op.cit.

BOUDON, R. et BOURRICAUD, F.

1986 *Dictionnaire critique de la sociologie*. 2ème éd. P.U.F. Paris.

BURGUIERE, A., KLAPISCH - ZUBER, C., SEGALEN,

M. et ZONABEND, F. (s.d.)

1986 *Histoire de la famille. Tome I. Mondes lointains, mondes anciens*, 640 p. Armand Colin. Paris.

CROOK, J.H.

1989 Introduction; Socioecological paradigms, evolution and history: perspectives for the 1990s, pp.1-36, in *Standen & Foley* op.cit.

DURAND, J.P. et WEIL, R. (s.d.)

1989 *Sociologie contemporaine*, 644 pp. Vigot. Paris.

DYSON-HUDSON, R.

1989 Ecological influences on systems of food production and social organization of South Turkana pastoralists, pp. 165-193, in *Standen & Foley*, op.cit.

GODELIER, M.

1989 Sexualité, parenté et pouvoir. *La Recherche*, 213, pp. 1140-1155.

GRESLE, F. PANOFF, M., PERRIN, M. et TRIPIER P.

1990 *Dictionnaire des Sciences Humaines. Sociologie, Psychologie sociale, Anthropologie*, 381 pp. Nathan. Paris.

GUILLE-ESCURET, G.

1990 a. Betzig, L. et coll. "Human reproductive Behaviour. A Darwinian Perspective." (Compte-rendu). *L'Homme*, 114, pp. 149-151.

1990 b. Barkow, J.H. "Darwin, Sex and Status. Biological approaches to Mind and Culture." (Compte rendu) *L'Homme*, 115, pp. 158-159.

HAWKES, K., O' CONNELL, J.F. and BLURTON JONES, N.G.

1989 Harworking Hadza grandmothers, pp. 341-366, in *Standen & Foley*, op.cit. INGOLD, T.

1989 The social and environmental relations of human beings and other animals, in *Standen & Foley*, op.cit.

LAUGHLIN, C.D.

1989 Les artéfacts de la connaissance. Une perspective biogénétique structurale du symbole et de la technologie. *Anthropologie et Sociétés*. 13, 2, pp.9-29.

LAYTON, R.H.

1989 Are sociobiology and and social anthropology compatible? The significance of sociocultural resources, in *Standen & Foley*, op.cit.

MASSET, C.

1986 Préhistoire de la famille. pp. 79-97, in *Burguière et coll.*, op. cit.

STANDEN, V. and FOLEY, R.A. eds.

1989 *Comparative Socioecology. The behavioural ecology of humans and other mammals.* 519 pp. Blackwell. Oxford.

VOLAND, E.

1989 Differential parental investment: some ideas on the contact area of European social history and evolutionary biology. pp. 391-403, in *Standen & Foley*, op.cit.

ZONABEND, F.

1986 De la famille. Regard ethnologique sur la parenté et la famille, pp.15-75, in *Burguière et coll.*, op. cit.

Résumé

Alors que dans le domaine des Sciences humaines le statut de la sociobiologie reste très dévalorisé en France, les travaux s'appuyant sur les théories sociobiologiques continuent à se multiplier dans la littérature anglophone. L'analyse d'un échantillon de travaux publiés dans "Comparative Socioecology" souligne les progrès perceptibles dans les nouvelles tendances de la sociobiologie humaine et les difficultés persistantes.

Summary

Sociobiology remains poorly developed in the French social sciences whereas it is still a growing area in the anglo-saxon research. A survey of papers from "Comparative Socioecology" emphasizes recent advances and new trends in human sociobiology as well as inherent difficulties.

Resumen

Mientras que en Francia, en el ámbito de las ciencias humanas, el status de la sociobiología permanece muy desvalorizado, los trabajos que se apoyan en las teorías sociobiológicas continúan multiplicándose en la literatura anglófona. El análisis de una serie de trabajos publicados en "Comparative Socioecology" pone en evidencia los progresos en las nuevas tendencias de la sociobiología humana así como las dificultades persistentes en ella.